

tion nous fournit une occasion de saisir au passage les principaux facteurs du change.

Déjà nous avons indiqué que tout en étant riche en mines d'argent, le Chili, était très pauvre en or et en argent monnayé. Il a dû exiger le paiement des droits de douane en or afin de pouvoir faire face au service des intérêts de la dette à Londres en or. Voilà donc une première cause de dépréciation — très efficace, — qu'on ne peut évaluer à moins de 40 à 45 p. c.

Seconde cause, le Chili achète plus qu'il ne vend ; les importations excèdent toujours les exportations, parce que le Chili, ne fournit pas les objets nécessaires à la consommation du Chili ; en outre, les exportations les plus importantes, celles des nitrates, laissent à Londres l'intégralité de leurs bénéfices. Il en est de même d'une partie des frets maritime et des intérêts de la Dette. Ils appartiennent aux capitalistes anglais. Le Chili est une sorte de colonie ou plutôt de vaste ferme dont les capitalistes anglais touchent et consomment les fermages. Le Chili travaille ainsi, en partie, pour autrui.

Troisième cause, le facteur fiduciaire, les pesos de papier-monnaie n'ont pas de gage, de contre-partie monétaire. Ils ne sont garantis que par les banques qui les émettent ou par l'Etat, sans une encaisse réelle. Le dernier bilan des trente-cinq banques n'accusait qu'une encaisse ayant de 571,603 pesos pour une circulation de 15,011,000 pesos.

L'efficacité de ces deux causes doit être de 30 à 35 p. c.

Dans la République Argentine, le change est moins bas, parce que, bien que la situation politique ne vaille pas celle du Chili, les autres facteurs sont dans une meilleure condition : plus vastes ressources, indépendance économique plus

grande. Les profits nationaux appartiennent d'avantage à la nation elle-même. Il y a des patronages accablants et la légende des dons d'Ar-taxercès n'est pas sans fondement.

Il faut ajouter que les éléments de la production argentine renferment beaucoup plus d'Européens, toujours moins imprévoyants que les Américains natifs. Cette imprévoyance est particulièrement tenace au Chili. Ouvriers agricoles et ouvriers industriels gagnent d'assez bons salaires, mais ils les consomment sur-le-champ. Le samedi, jour de paie, est aussi jour de liesse. Comme le disait Graslin, en plein XVIIIe siècle, le péril de la civilisation consiste dans l'imprévoyance

des classes laborieuses qui ne peuvent consolider et améliorer leur condition que par l'épargne. Cette épargne manque au Chili, c'est ce qui explique l'afflux des capitaux étrangers et les charges qui en résultent.

Néanmoins, avec le temps, avec la paix, avec l'accroissement de l'immigration européenne, l'état économique nous paraît devoir devenir meilleur. Peu à peu les capitaux nationaux se substitueront aux capitaux étrangers ; peu à peu la production agricole suffira à la consommation des populations ; par contre, le change, si onéreux pour le Chili, tendra à se relever. Le Chili forme un champ d'études économiques et financières fort intéressant. Les bonnes institutions, les bonnes mœurs politiques, les forces morales et physiques ne suffisent pas à assurer la prospérité des peuples, il faut encore la prévoyance qui forme, qui conserve les capitaux ; l'intelligence des faits économiques, financiers et monétaires. La Grèce ancienne, fort pauvre, a dû une partie de sa prospérité relative à ses lois monétaires.

E. FOURNIER DE FLAIX.

LA VIEILLE DAME DE LA RUE THREADNEEDLE

(LA BANQUE D'ANGLETERRE)

Traduit de l'anglais de CHARLES
DICKENS 1850

(Suite)

Le jour de notre visite, vingt-huit mille soixante-quatorze de ces petits morceaux de papier, représentant un million douze cent soixante-dix louis sterling, sont revenus se soumettre aux opérations ci-dessus détaillées avant d'entrer dans leur sommeil de dix ans sur les rayons de sa bibliothèque.

Avant leur émission, les notes sont gardées dans la Chambre de Réserve de la Vieille Dame. Cette chambre est garnie tout autour de grands coffres-forts en fer, semblables aux placards d'un office. Mais sur les tablettes de ces placards, il n'y a ni marinades, ni confitures, ni gelées, ni pots en grès, ni épices, ni rien de tout cela. On y mourrait de faim. On a trouvé une fois une souris, dans cette chambre ; elle était morte de faim, n'ayant littéralement que la peau et les os. Mais lorsque les deux gardiens de la réserve de la Vieille Dame ont, chacun avec sa clef particulière, ouvert chacune des doubles serrures dont chaque porte est garnie, et

entrebaillé la porte, M. Matthew Marshall vous met entre les mains une petite liasse de papier, valeur : deux millions sterling. Et étreignant cette liasse de papier d'un resserrement involontaire des doigts, il vous passe dans la tête l'idée de supprimer M. Matthew Marshall, et, comme un bon Parisien patriote, de descendre dans la rue.

Tout le monde sait que ces notes représentent une valeur beaucoup plus pesante et qu'elles ont été inventées en partie pour éviter la nécessité de porter sur soi des sacs pesants de métal précieux.

Ce qui fait que, pour parler sans exagération, quatre liasses de papier que l'on a placées entre nos mains, consistant en quatre rames de bank notes prêtes à être émises et pas beaucoup plus épaisses qu'un fort volume *in-octavo*, représentent une masse d'or du poids de deux tonnes, quoiqu'elles ne pèsent pas tout à fait un livre chacune, soit quatre livres en tout. La valeur en or de ce que nous aurions pu emporter dans une couple de nos poches de portefeuille (si la chère Vieille Dame avait seulement voulu nous permettre de le faire, sans que nous eussions à nous porter à des mesures violentes contre son premier caissier) aurait pesé assez pour qu'il fallût une paire des plus forts chevaux de Barclay et Perkins pour la traîner.

Nous avons parlé de l'antichambre, du parloir, de la chambre de réserve et de la salle de réception de la Vieille Dame. Ses caves ne sont pas moins curieuses. Elle n'y tient ni vin, ni bière, ni bois, ni charbon. Elle s'en sert uniquement pour y garder ses métaux précieux. C'est quelque chose comme les caves où sont les trésors des Mille et Une Nuits. La lampe qui les éclaire devient une lampe d'Aladin, entre les mains de M. Marshall, et M. Marshall, lui-même prend les allures d'un Génie. Mais tout cela n'est qu'au figuré car, en réalité, ce sont des caves très respectables, voûtées en pierre, qui feraient un cellier très sec et qui n'ont rien d'extraordinaire en dehors de leur contenu. Une des voûtes est remplie de barils qu'on prendrait pour des barils d'huîtres, si ce n'était pas l'emprunt russe. Une autre est remplie de barres d'or empilées en travers les unes sur les autres, comme les sandwiches pour le souper, ou les biscuits chez le pâtisier. Dans une autre, les masses d'argent font comme un clair de lune. De sombres corridors courent dans toutes les directions, au fonds desquels l'or et l'argent attendent leur tour, dans